

Douce est la liberté !

Guéladio Sall

Douce est la liberté !

Nouvelles

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08422-0

Le monde t'avait cru mort

Lorsqu'il ouvrit les yeux, Modibo pensa qu'il faisait déjà jour, tellement sa chambre était claire. En se couchant quelques heures, plus tôt, il n'avait pas éteint la lampe car il avait pensé juste faire un petit somme, récupérer un peu de ses forces avant de se faire des œufs pour dîner. Il n'avait pas cru qu'il dormirait si longtemps, sans se défaire de sa blouse de menuisier. Modibo Cissé rentrait de plus en plus tard de son travail ; les commandes, s'accumulaient à la fabrique. Son chef lui imposait des heures supplémentaires qui le harassaient jusqu'à la moelle. Par chance, il n'était pas encore marié, faible donc le risque de se voir accusé d'entretenir une relation honteuse. Les rares voisins qui avaient sympathisé avec lui dans la cité louaient souvent son courage et son abnégation, quelques filles s'imaginaient qu'il ferait sans doute un mari fidèle.

Du lit aux draps défaits, il jeta un œil sur le buffet, le réveil montre qui y tournait indiquait 23 heures moins le quart. Modibo renonça à se faire des omelettes, le sommeil semblait l'avoir rassasié. Il sortit du lit, le corps endolori et l'esprit trouble. Il marcha péniblement vers le balcon, dont la fenêtre était secouée par le vent nocturne, écarta les boutons de sa blouse pour laisser l'air frais pénétrer ses pores. Il s'appuya sur la balustrade et bailla. De sa peau claire se dégagèrent des odeurs mêlées des senteurs de bois et de vernis que toute la journée ses doigts avaient caressés, comme pour lui rappeler qu'importait le lieu ou le moment où il se réveillait, il était menuisier. Il rêva de douche, de parfum, de présence féminine. Il entendit alors grésiller son téléphone qu'il avait oublié dans la poche de son pantalon. Modibo crut d'abord que c'était le bruit du

vent ; personne ne pouvait appeler un ouvrier chez lui, à cette heure de la nuit. Il retourna vers le lit, bailla de nouveau et le téléphone insista. Il plongea la main dans la poche, ses doigts rencontrèrent l'appareil alors que ses yeux contemplaient l'oreiller qui l'invitait à s'allonger pour oublier le monde. L'appareil sonna encore, il voulut laisser passer mais à cette heure, tout pouvait arriver. Après tout, il n'était pas seul dans le monde. Sa mère et sa sœur vivaient au village, il savait la vieille kéwé souffrante depuis quelques jours.

– Modibo. J'écoute, lança-t-il en décrochant le téléphone qui vibrait dans sa poche, la voix inquiète.

– Bonsoir Cissé Ngary, est ce que je te dérange ? Fit une voix au timbre particulier que tout de suite il eut l'impression d'avoir un jour entendue.

– Qui est-ce ? Demanda-t-il avec des trémolos perceptibles.

– Lamine... Lamine Sarr ! Tu ne te souviens plus de ton vieux Lemzo ?

Modibo oublia qu'il était dans sa chambre et qu'il faisait 23 heures. Il ne sut guère s'il devait crier ou soupirer, mais le nom qu'il avait entendu fit vibrer une fibre de son âme. Lamine Sarr, un vieil ami, oui un ami avec qui il avait fait les quatre cent ans coups, avec lequel il avait dragué ses premières copines. Lamine qu'il avait perdu de vue six ans et qu'une fois, il avait cru mort. Il y a trois semaines, un de ses collègues qui avait eu l'occasion de connaître Lamine lui avait appris qu'il l'avait rencontré et qu'il lui avait demandé son numéro. Oui, il avait attendu cet appel, jamais pourtant il n'avait espéré que ce soit si vite.

– Il faut que tu viennes Modibo, reprenne la voix au téléphone, je sais qu'il fait tard, mais je dois te voir, viens me rejoindre l'ami !

– Tu te portes bien au moins ? demanda Modibo.

– S'il te plait vieux frère. Nous avons été quelqu'un l'un pour l'autre.

Modibo garda le silence un moment. Cela faisait tellement longtemps qu'il n'avait pas entendu cette voix. Il n'avait même plus

espéré la réentendre. Tellement d'amis se sont quittés, se sont séparés dans ce monde ; peu ont gardé souvenir de leur voix. Lui se souvenait de celle de Lamine Sarr ; elle était chaude ; il bégayait un peu et il revoyait encore la crispation qui creusait une ride entre ses yeux lorsqu'il essayait de parler plus vite. Cela faisait tellement longtemps, mais Modibo se souvenait de sa voix, elle n'avait pas changé. Jamais il n'avait entendu tant de tristesse, tant de lassitude, ce désespoir.

– Tu es où ? demanda – t – il, sans chercher à savoir pourquoi il allait accepter de rejoindre l'homme qui l'avait presque réveillé.

Lamine parla d'un petit restaurant, non loin du quartier où il vivait et qu'il savait ouvert à cette heure, pour ne pas que les noctambules crèvent de faim. Il se souvint qu'il y avait amené une fois une fille qui lui avait appris qu'il ne pouvait trouver meilleur endroit pour détruire un amour. Lorsque Lamine Sarr commença à le remercier, Modibo Cissé n'avait pas encore décidé de l'y rejoindre.

Il y avait peu de monde dans le petit restaurant lorsque Modibo y pénétra. La lumière qui emplissait les lieux frappa son regard. La première chose vers laquelle se dirigea son esprit fut qu'il n'avait pas une tenue appropriée. Il portait encore sa blouse de travail. Ce n'était pas certes le meilleur restaurant de Dakar, il se sentit néanmoins en déphasage. Il se trouva une excuse en se disant qu'un coup de fil l'avait arraché à son monde, il n'avait pas eu le temps de se regarder dans une glace. Dieu merci, l'établissement ne refusait pas de monde, que des âmes disséminées à des tables disparates, des âmes qui ne le dévisageaient pas parce qu'à cette heure, les silhouettes s'oubliaient. Il demeura un instant à la porte, les mains fourrées dans les poches de son pantalon. Une petite musique s'échappait des enceintes incrustées aux murs, derrière un comptoir que tenait un vieux borgne qui s'ennuyait. Modibo avança de quelques pas, le regard fouillant la salle à la recherche du visage de Lamine. Il eut l'impression qu'un vent soufflait et déposait sur ses narines les effluves d'un parfum

que jamais sa mémoire n'aurait ignoré. Une odeur échappée de sa jeunesse. Cette senteur qui disait que oui, Lamine était bien là. Il marcha encore un peu, glissa derrière une serveuse qui portait un plateau et aperçut par dessus son épaule le visage de son ami.

Lamine Sarr était calé derrière une table, au coin le plus reculé de la salle, là où la lumière était moins vive. Il le regardait s'avancer, les yeux brillants et dans son air quelque chose disait qu'en vérité, il avait peu espéré. Modibo entendit son cœur battre, une émotion brouilla ses yeux. Six ans ! Il n'avait pas vu Lamine depuis six ans.

Quelque chose avait changé, mais ce visage était bien le sien. Il avait les cheveux ras, une petite ride barrait son menton, que Modibo perçut même s'il avait une barbe de trois jours. Il avança ; Lamine ne décrocha son regard de lui que pour écraser le mégot de cigarette qui se consumait entre doigts.

– Je ne suis pas un fantôme, parla Lamine, je suis vivant !

– Tu m'en vois ravi, mon ami ! Déclara Modibo

Il resta debout, face à son vis-à-vis. La jeune femme qui avait presque heurté Modibo avec son plateau passa, Lamine lui fit signe.

– Mon ami a faim, dit-il. Que prends-tu ? Ajouta-t-il à l'adresse de Modibo.

– Juste un verre d'eau, se contenta Modibo. Il tira une chaise et s'assit.

– Rectification, mon ami à soif !

– Six ans, s'exclama lentement Modibo d'une voix cassée, le monde t'avait cru mort !

Lamine porta la main à la bouche. Ses yeux brillaient et Modibo se demanda si ce n'était pas le reflet de sa propre émotion. Plongés dans un silence qui semblait chercher des mots, des bribes de phrases pour dire des sentiments qui sans doute les submergeaient, ils se dévisagèrent un moment. Ils étaient là, face à face et se regardaient, avec la seule réponse qui s'imposait à eux : Ils n'auraient jamais dû se quitter !

Modibo sentit un nœud lui serrer la gorge. La serveuse revint avec un verre d'eau, il comprit pourquoi il avait eu soif.

Modibo s'offrit une gorgée, sans quitter des yeux son ami.

– Tu n'as pas changé, remarqua ce dernier lorsqu'il déposa le verre sur la table. Ton collègue, celui qui m'a donné ton numéro, m'a dit que tu avais trente six ans.

Modibo sourit mais resta silencieux. Il ne pouvait pas dire que Lamine gardait le même regard, le même sourire, la même voix. Son débit était toujours aussi lent, mais sur ce visage resté le même, il y avait de la douleur.

– Je suis heureux de te voir, reprit Lamine ; je n'aurais pas aimé quitter ce monde sans te revoir, l'ami.

– Je suis content de te revoir moi aussi, répondit Modibo, mais tu n'as vraiment pas changé. On se retrouve à peine et tu cèdes à ton humour moribond.

Lamine sourit à son tour, la fossette sur son menton lui donna l'air plus vieux

– Il vaut mieux que je te dise tout de suite, fit-il d'un ton grave, cette rencontre est sans doute la dernière que tu auras avec moi !

– Tu pars encore en voyage ? Interrogea naïvement Modibo.

– On peut le dire comme ça ! Ricana Lamine, amusé pas l'incrédulité qu'il lut dans le regard de son ami. Ce dernier jouait de ses mains avec le verre à moitié vide sur la table. Tout autour, les gens commençaient à quitter le restaurant, le vieux réceptionniste se réveillait enfin de son ennui et demandait depuis le comptoir si quelqu'un avait l'heure.

– Parle-moi de toi, de ce qui a changé ! Parla doucement Lamine.

Modibo abandonna le verre et se tourna les pouces, cherchant un mot, une phrase pour résumer tout ce qui avait bougé dans sa vie depuis six ans.

– Je n’ai fait que toucher du bois ! Annonça –t-il avec une triste philosophie

– Mais encore l’ami, insista Lamine, as tu aimé ? As-tu vu un enfant grandir ?

– Je n’ai pas oublié de vieillir.

Lamine croisa les bras. Il sembla fouiller dans son esprit pour en sortir une image.

– Tu ambitionnais d’être moins philosophe que moi, fit-il.

Modibo ne répliqua pas. Lamine siffla et ferma les yeux. Lorsqu’il les rouvrit, Modibo ne put éviter cette touche indéfinissable, mêlée de tristesse et de peur qu’en s’approchant de la table il avait sentie s’échapper de tout l’être de son ami. L’air grave de Lamine se voilait toute fois de mystère et son cœur battait plus fort.

– Mon Dieu, que t’arrive – t –il ? Interrogea-t-il, qu’es tu devenu mon frère ?

– Je vais mourir dans quelques jours ! Annonça Lamine.

Le sang de Modibo sembla s’arrêter de circuler. Il garda le silence. Que dire ? Personne ne lui avait appris à faire à ce genre de situation ; personne ne lui avait appris qu’après six ans d’absence, son meilleur ami l’inviterait dans un restaurant pour lui dire qu’il ne le reverrait plus. Jamais il n’avait appris que les choses pouvaient porter ce visage. Etait ce que le destin se plaisait à lui faire une grimace en le forçant à se taire ?

– Ce n’est pas le cancer, reprit Lamine comptant le rassurer, ce n’est pas le sida non plus, c’est juste une maladie qui tue, peu importe son nom !

– Mais pourquoi ? Murmura Modibo. Pourquoi, comment ?

Il ne savait pas que sa voix était noyée par les sanglots, qu’il essayait de retenir. Lamine grimaça

– Si seulement je savais, c’est une saleté, voila tout.

Lamine se leva et aussitôt, Modibo l'imita. L'homme se dirigea vers la sortie et comme si cela pouvait répondre à ses questions, il le suivit presque pas à pas. Ils se retrouvèrent dehors, sous le vent.

Dehors il faisait plus sombre que ne l'avait pensé Modibo. Il avait quitté son appartement dans la précipitation, l'obscurité qu'il y avait laissée l'avait habitué à celle de la nuit. La clarté du restaurant lui avait fait oublier la noirceur du soir et en suivant les pas de Lamine, il ne pouvait même plus voir les siens. Lamine ne s'était même pas retourné pour voir s'il le suivait, cela était tellement évident. Il avait mis les mains dans les poches, sa silhouette glissait sur le trottoir bâti de pavés et se mouvait entre les lampadaires. Pour ne pas qu'il lui échappe et emporte avec lui il ne savait quoi, Modibo pressa le pas. Il ne s'arrêtait pas, paraissait s'amuser de le savoir à faire des efforts pour le rattraper. Il ricanait, dodelinait de la tête et sifflotait comme lorsque plus jeune, il s'amusait à le faire courir à perdre haleine dans les lointains jeux de l'adolescence. Derrière son ombre qui rasait les murs, Modibo ne résistait pas, il suivait seulement les pas de son ami ; pris aux jeux, comme avant qu'ils ne deviennent des hommes et qu'ils ne se perdent de vue. Cela dura encore quelques mètres plus loin. Bientôt, ils furent si loin qu'ils ne sentirent plus la chaleur des lumières du restaurant. Il n'y avait plus bruit, ni couleur que ceux de leurs pas qui martelaient le sol. Le ciel ici semblait plus haut et le vent s'habillait de douceur.

– Arrête-toi l'ami, s'écria Modibo. Lamine stoppa alors et se tourna vers lui. Ils se firent face un moment, dans un silence que ne troublaient plus que les battements de leurs cœurs et le chant de quelques lucioles dansant sous la lumière d'un lampadaire tout proche. Lamine sourit ; il sortit les mains de la poche et se les posa aux reins. Modibo s'avança et put le rattraper.

– Tu ne te plaignais jamais, avant tu me suivais toujours en silence où que j'aille ; se souvint Lamine, as-tu peur de me perdre en cours de route ?

Modibo soupira et regarda vers le ciel. Pas une étoile. Là près d'un mur sur lequel se prolongeaient leurs ombres, il remarqua qu'ils avaient presque la même taille, se demanda pourquoi il n'avait jamais su qui des deux était le plus âgé. Jadis, ils se ressemblaient, on les appelait les jumeaux.

– J'ai surtout peur de me perdre, tu m'as mené loin de chez moi, fit-il.

– Tu as raison, j'ignore pourquoi un moment j'ai cru que tu pourrais me suivre où que je sois. En disant cela, Lamine se glissa et s'assit à même le sol sur le trottoir. Il se retroussa les manches sans quitter des yeux Modibo. Il ne sut pourquoi, mais à ce moment, ne put s'empêcher de regarder les murs. L'ombre s'était faite toute petite. Lorsque Modibo se retourna à nouveau vers lui, il le vit pourtant plus grand. Le sourire de Lamine, là sous la lumière improbable d'un lampadaire jauni, gardait son éclat et sa sincérité, mais la pensée qui traversa l'esprit de Modibo en croisant son regard était si triste qu'elle le ramenait à ce qu'il venait de lui révéler. Ce drame qui se jouait en lui, ce qu'ici encore il peinait à comprendre.

– Lamine, murmura-t-il, parle moi sérieusement, c'est quoi cette histoire ?

– Quelle histoire ? Interrogea ce dernier. Il avait dans la voix un sentiment flou.

– Cette maladie, cette maladie qui t'a amené à me sortir de mon lit.

– Que veux-tu que je te dise ? Est-ce que tu aurais pitié de moi ?

– Je ne sais pas, je ne sais plus ce que je veux savoir ! Mais toi, tu es en vie mon ami, tu as tant de choses à m'apprendre comme tu le faisais avant.

– Modibo, avant c'était il y a six ans ! Avant ce n'était pas l'absence.

Modibo s'accroupit tout en face de lui, les yeux plongés dans son regard, appuyé d'une main sur le pavé, il insista à l'observer.

Lamine se défit de son sourire. De temps à autre une voiture passait, éclairait son visage, mais parce qu'il disait si peu de chose avec son regard, Modibo ne sut rien y lire.

– Personne n'a jamais su où tu étais ? demanda – t-il. Pourquoi ce mystère ?

– Il n'y a de mystère que là où les gens veulent. Qui te dit qu'il y a mystère ? Tu sais, ce que tu ignores n'est pas moins banal que ce que tu sais.

– Mais arrête d'être philosophe, s'agaça Modibo, sois terre à terre et dis-moi.

Lamine retrouva son sourire. Il regarda le ciel, soupira et ses yeux brillèrent

– Tu ne peux pas comprendre ! Annonça-t-il tristement, bien que Modibo ait compris qu'il fut amusé par son énervement, comme avant lorsqu'il détenait une information qu'il se plaisait à lui cacher rien que pour le faire sortir de ses gongs. Et ce soir, il était agacé. Lamine ne lui avait pas caché sa maladie, il lui avait même annoncé pire, mais ce qui le mettait le plus en colère était en dessous. Ce qu'il taisait encore. De plus, Modibo ne savait pas ce qu'il voulait savoir. Si c'était vrai que Lamine allait mourir, s'il était vrai que c'était là le dernier instant qu'ils allaient partager, que pouvait – il savoir de plus important et qui aurait tant soit peu changé le monde. Mon Dieu il avait peur.

– Est-ce que tu t'inquiètes de me voir te quitter ou de m'avoir vu te quitter ?

– Les deux ! Mais tu sais bien que tu peux éviter la première question ! fit Modibo

– c'est irrémédiable, m'a dit le médecin. Pourtant, il ne sait rien de ma maladie.

– Il doit bien y exister des spécialistes, on a vu des condamnés guérir lorsque plus personne n'espérait plus rien d'eux, remarqua avec foi Modibo.

– C'est en disant cela que tu me fais mal l'ami, protesta Lamine.